



Chère Lucie, mon amie,

J'ai reçu ta lettre qui m'a fait grand plaisir. J'ai tardé à te répondre car tu sais depuis que je travaille aux ateliers Logier, quand je rentre, je dois aider maman. Sa santé est fragile et le soir je n'ai qu'une envie c'est d'aller me coucher.

Toute la journée, le cliquetis des machines et cette lumière au-dessus de nos têtes comme si la contremaître chef avait peur que l'on s'endorme. On a l'impression d'être une machine nous-mêmes. Je dois tenir la cadence comme dit Mme Petit qui passe derrière nous pour vérifier ; les mains jointes dans le dos... C'est sûr, elle ne doit pas avoir le bout des doigts abimés à force de toucher cette grosse toile rêche. Qui peut dormir sous ces tentes ? Il paraît que le stock a été fortement vidé pendant la guerre. Et puis pas le temps de se redresser pour soulager mon dos. J'ai l'impression d'être une petite vieille. Pourtant cela ne fait que 3 mois que je suis ici, depuis que maman est tombée malade. Comme elle dit « ça rajoute du beurre dans les épinards ». Tu parles ! On ne mange même pas d'épinards !!

Heureusement mes collègues sont sympathiques. On rigole bien, pas trop fort car Mme Petit n'est jamais loin. Tu verrais à la pause, on se rattrape. Marie imite Mme Petit et on a l'impression d'être dans un poulailler tellement on glousse...

Tous les jours, c'est la même chose : j'attends avec impatience la sonnerie qui retentit « Allez mesdemoiselles, c'est fini pour aujourd'hui ». Plus de cliquetis des machines mais le claquement des talons qui se pressent aux portemanteaux. La rangée des manteaux et chapeaux fait place aux blouses. Ça me rappelle quand on allait en classe !

Certains soirs, Marie m'invite à la rejoindre avec d'autres camarades. Je n'aime pas car je me sens mal à l'aise. Elles parlent de choses que je ne comprends pas toujours : le droit des femmes, la grève... Je préfère rentrer pour voir si je n'ai pas une lettre de ta part.

Tu me dis que ton travail de ménagère est difficile. Je crois qu'il n'y a pas de travail facile. Tu te souviens quand on allait se promener au bord de la Valserine et qu'on s'inventait une belle vie avec un gentil mari et une belle maison ? Quand je vois mon père, je me dis qu'il vaut mieux travailler et ne compter que sur soi.

Je commence à avoir les doigts engourdis. Il faut que j'arrête ma lettre si je veux pouvoir surpiquer demain....

Cela va être long jusqu'à cet été. J'espère que tu viens toujours à Bellegarde pour les vacances.

Prends soin de toi, écris-moi vite.

Ta Mauricette

Sabine